

ROGER
FRISON-ROCHE



**LES
MONTAGNARDS
DE LA NUIT**

ROMAN

ARTHAUD

Extrait de la publication

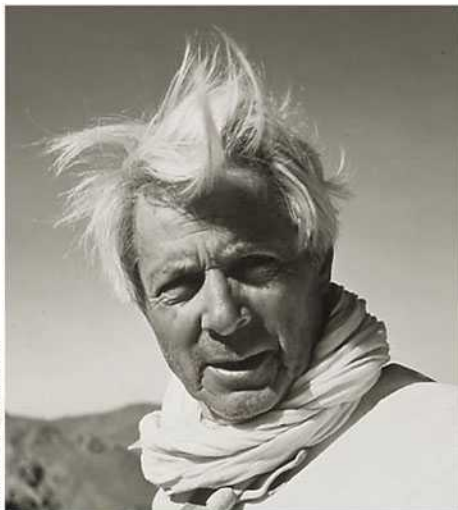
ROGER FRISON-ROCHE

LES MONTAGNARDS DE LA NUIT

ROMAN

Décembre 1943-été 1944: c'est au cours de ces mois décisifs que Frison-Roche choisit de situer l'action de ce roman, inspiré de sa propre expérience de la clandestinité pendant la Seconde Guerre mondiale. Quelques mois dans l'histoire d'un maquis de l'Armée secrète en Savoie, racontés dans un style haletant. Le lecteur s'attache indéfectiblement aux héros, qu'il s'agisse de Rivier, le chef du maquis, de son second, Laurent, ou de la jeune Philo, qui remplira jusqu'à la mort son rôle de liaison. Frison-Roche sait évoquer avec justesse les difficultés rencontrées par ces hommes et ces femmes et mettre en valeur l'abnégation, l'esprit de sacrifice et la bravoure de ces résistants qui ont lutté pour la liberté. Un roman publié pour la première fois en 1968, mais qui garde toute sa force.

Photo : © Pierre Tairraz



ARTHAUD

LES MONTAGNARDS
DE LA NUIT

© Flammarion, Paris, 2011
87, quai Panhard et Levassor
75 647 Paris cedex 13
© Arthaud, 1968 pour la première édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-5970-6

Roger FRISON-ROCHE

LES MONTAGNARDS
DE LA NUIT

Roman

ARTHAUD

Tous les personnages de ce livre sont imaginaires. Quand on rencontre le nom d'une organisation ou d'une collectivité qui a existé en réalité, c'est uniquement pour la vraisemblance et cela n'implique nullement que les personnages qui y sont associés aient le moindre rapport avec des personnes réelles.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Quand ils débouchèrent dans la longue clairière, la lune se levait sur les crêtes, la pâleur des champs de neige laissait deviner, grâce aux ombres indécises, les reliefs arrondis des alpages supérieurs. La forêt semblait s'arrêter brusquement à partir de cet endroit ; malgré la nuit, on pouvait distinguer la masse basse et trapue de deux chalets d'alpage. La forêt bordait la clairière d'une muraille sombre qui allait se clairsemant, et plus haut il ne restait de l'épaisse futaie que quelques petits sapins encapuchonnés de neige comme des pénitents blancs. Le froid très vif semblait tomber des étoiles qui scintillaient au-dessus de la vallée du Nant-Gollet. Le cirque des montagnes était parfait et de l'endroit choisi on n'apercevait aucune vallée, aucune lumière.

Marceau fit un tour d'horizon. Satisfait, il arrêta ses hommes. La plupart étaient montés à pied, utilisant la trace gelée laissée par le va-et-vient des traîneaux qui avaient servi à descendre le foin de l'alpage jusqu'aux chalets inférieurs.

— Bonne idée que j'ai eue d'ouvrir la route pour le foin, dit Larzet. Comme ça on a pu se passer de skis. Tu sais, Marceau, à part deux ou trois gars, les autres, à skis, ça serait plutôt gênant s'il fallait s'enfuir. Il sourit de toutes ses dents.

— J'ai cependant besoin de deux skieurs, dit Marceau, tu les posteras en éclaireurs vers l'aval à droite et à gauche de la trace ;

Les Montagnards de la nuit

de là, bien camouflés, ils surveilleront toute montée suspecte. Tu garderas quatre hommes en retrait et, en cas de coup dur, mais sur mon ordre seulement, tu entends, sur mon ordre, ils tireront dans le tas.

— Tu crois qu'ils peuvent monter ? fit Larzet.

— Je ne crois rien, je me méfie de tout ; il suffit d'une délation pour tout faire rater. On a une chance, c'est la première fois qu'on utilise ce terrain, personne n'est en éveil, mais je crois bien que ça sera la dernière, faudra que Laurent cherche ailleurs : demain tout le monde à La Ray aura entendu les passages de l'avion.

— Tu crois, reprit Larzet, il en passe toutes les nuits là-haut.

— Pas en rase-mottes, ceux-là...

La lune maintenant débordait des crêtes au-dessus du lac des Fées ; on distinguait mieux à sa lueur l'auge à fond plat que formait la haute vallée dont la clairière était le centre. Le vent était favorable, il rabattait, on risquait moins de perdre des containers. Marceau se frotta les mains ; c'était chez lui un signe de jubilation.

— On va recevoir de bonnes petites sulfateuses, dit-il, on en a besoin.

— Crois-tu qu'il y aura encore des cigarettes anglaises ? s'inquiéta Larzet.

— Forcément, et aussi du fric, des bons billets de Vichy qui me permettront de faire vivre mes gars. Tu comprends, Larzet, les tiens, ils sont du pays, le coup fait ils rentrent à la maison, ni vu ni connu. Moi j'en ai quinze planqués à Marollaz, quinze autres vers Héry ; si je n'avais pas renvoyé tous ceux qui n'avaient pas d'obligations impérieuses pour se camoufler, on serait plus de trois cents ; tu parles comme les Boches auraient vite fait de s'en apercevoir. Tu vas voir, un de ces jours : les Glières, le Vercors, c'est un défi à l'audace, ça pourrait se payer cher et pourtant, où les camoufler tous ces gosses qui viennent nous rejoindre ?

Une ombre sortit de la nuit, vint se planter devant Marceau.

— Je prends mes dispositions ?

— Disposez vos hommes, Laurent, dit brièvement Marceau.

Les Montagnards de la nuit

Marceau ne tutoyait pas Laurent. Marceau était le chef militaire et tous le reconnaissaient comme tel, même Laurent qui était pourtant sous-lieutenant d'active, alors que Marceau n'était qu'un ancien adjudant-chef du ...^e BCA ; mais Marceau avait victorieusement résisté sur la frontière, sous le commandement de Rivier, et personne n'avait oublié l'exploit.

Marceau commandait à l'époque une section d'éclaireurs-skieurs ; la médaille militaire avait récompensé son héroïsme.

C'était un Savoyard de haute Tarentaise habile, facétieux et grand tacticien.

On racontait le coup fourré qu'il avait joué aux Ritals. Durant la fameuse attaque de juin 1940, sa section avait été placée en position avancée sous un col des Alpes ; il se savait sacrifié avec ses hommes, mais il avait juré de ne pas se laisser prendre. Pendant plusieurs jours précédant la grande attaque de la division fasciste, il avait mis au point une ruse de guerre. Feignant de se dissimuler, tout en sachant fort bien que tous ses gestes étaient observés par l'ennemi, il avait enterré en prenant de grandes précautions des tas de boîtes rondes autour de sa position. Puis il avait attendu l'offensive ennemie avec le sourire. Quand elle se déclencha, il avait simplement dit à ses hommes :

— Planquez-vous les gars, on va rigoler !

L'ennemi avait déferlé en compagnies compactes sur le versant français du col, mais au lieu de submerger Marceau et ses trente gaillards, il s'était rabattu prudemment sur le flanc droit de la vallée. Manœuvre qui l'avait placé sous le feu nourri des hommes de Rivier qui tenaient le col des Glaciers. Marceau avait alors pu prendre en enfilade avec ses FM, et il avait fait des ravages. Dernier sursaut, dernier fait d'armes d'une poignée de chasseurs héroïques, mais qui n'avait pas empêché plus tard les Italiens d'imposer l'armistice. Cependant les fascistes avaient dû marquer le pas et à l'époque, dans les rangs de l'état-major français, on ne comprenait pas pourquoi les *alpini*, qui auraient pu ne faire qu'une bouchée de la petite section Marceau, l'avaient soigneusement évitée, alors que sa destruction leur aurait ouvert la route de la plaine.

Les Montagnards de la nuit

Puis on avait oublié le fait d'armes, lorsqu'un jour, Marceau ayant été appelé auprès de la commission d'armistice, le colonel commandant la délégation française lui avait dit :

— Les Italiens prétendent que vous avez miné toutes les positions sous le col, nous soutenons le contraire, mais aux termes de notre convention nous devons procéder avec eux au déminage.

Marceau les avait accompagnés sur le lieu des combats. Là, devant un état-major d'officiers italiens et français, on lui avait ordonné de guider le démineur du génie italien. Il avait précédé ce spécialiste, fouillant longuement les rhodos et les herbes puis, avisant une mèche qui sortait de terre, il l'avait brusquement tirée à lui, provoquant une émotion considérable ; l'artificier s'était jeté à terre, mais rien n'avait éclaté. Alors Marceau avait exhibé une boîte de « singe » vide au bout d'une ficelle, puis il avait exhumé plus de cent cinquante autres boîtes de conserve.

— Notre ration de huit jours, mon colonel, avait-il dit, gardant avec peine son sérieux.

— Je me demandais où vous aviez bien pu vous procurer des mines, avait dit entre ses dents le colonel... Ruse de guerre, ajouta-t-il à l'intention des Italiens, moi-même je l'ignorais.

C'est avec ce passé que Marceau était entré dans la Résistance et, comme il avait été le premier à grouper et à entraîner des hommes, il se trouvait malgré son grade le chef virtuel des maquis militaires.

Laurent avait accepté sans hésitation de servir sous ses ordres et, bien que depuis une solide et réciproque estime ait rapproché les deux hommes, Marceau n'avait jamais voulu tutoyer Laurent comme il le faisait avec tous ses hommes.

Il ne voulait pas que l'autre se crût humilié.

— Disposez vos hommes, Laurent, reprit Marceau, Larzet s'occupera de la couverture.

Laurent se mit au travail. Il traça sur la neige un axe longitudinal en plein centre de la clairière et y plaça un homme tous les cinquante mètres. À chacun il remit une torche électrique dont il avait

Les Montagnards de la nuit

vérifié le fonctionnement. Quand tout fut prêt, il revint prendre les ordres.

— Parés, dit-il.

— Le Lysander doit se pointer entre minuit et une heure du matin, dit Marceau, on a le temps d'attendre.

— Les hommes vont se cailler, dit Larzet.

— Interdiction de s'endormir, interdiction de fumer, interdiction d'allumer du feu. Tenez, Laurent, voilà un cadeau de Mme Pollet, un bidon de gnole, vous en donnerez une gorgée à chacun de temps en temps. Ceux qui ont apporté de quoi manger, je leur conseille de se sustenter, la nuit sera longue.

— Si on allumait du feu dans la muande, fit Larzet, la fumée ça ne se voit pas dans la nuit ! On pourrait se relayer tantôt au chaud, tantôt au froid.

— J'ai dit pas de feu ! Tu entends, pas de feu et tout le monde à son poste, l'avion peut être en avance, ou en retard. De toute façon, pour ne pas se faire repérer il n'a droit qu'à deux passages, ça ne peut pas rater, ça ne doit pas rater.

— Excuse-moi, Marceau, fit Larzet, t'as raison, t'as toujours raison et si Rivier était là il aurait dit comme toi. Sois tranquille, je rejoins mon poste.

Il disparut dans la nuit, tirant les longues foulées de ses skis souples.

La lune montait lentement dans le ciel mais le creux de la vallée, avec la noire couronne de sapins, restait encore dans l'obscurité. Partout ailleurs, les champs de neige scintillaient de tous leurs cristaux. Le froid était si vif que les hommes, pour se réchauffer, battaient la semelle, sautillaient, tournaient sur place comme des toupies. Les heures coulaient si lentement que la marche du temps devenait celle de l'éternité. Pourtant il fallait tenir, veiller, épier la nuit d'où viendrait soit le salut, soit le danger.

Cinq heures passèrent avant qu'ils entendissent le faible ronronnement d'un moteur d'avion.

Le bruit venait du nord, il se rapprochait. Marceau essaya d'identifier le son du moteur. Il passait beaucoup d'avions dans le

Les Montagnards de la nuit

ciel des Alpes, et même parfois des escadrilles entières de bombardiers qui, venus d'Angleterre, allaient semer la mort sur les cités industrielles du Piémont ou de la Lombardie.

Mais cette fois pas de doute, il en était sûr, ce n'était pas le tumulte vrombissant des multimoteurs, plutôt comme un faible bruissement d'abeille. L'avion avait dû survoler le plan d'eau du barrage. Quel magnifique repère pour le pilote, songea Marceau.

Brusquement, d'un seul coup, le bruit du moteur éclata sur leurs têtes, le pilote coupait la vallée à très haute altitude, prenait ses alignements sur le Grand-Rey, la cime aiguë de Pierre-Levée, la croupe débonnaire de l'Alpette. Il allait revenir.

Il se passa de longues minutes où le silence régna de nouveau sur la montagne et sur les hommes enfouis dans la neige. Ceux qui venaient pour la première fois eurent un pincement au cœur. Si ce n'était pas lui, si c'était un mouchard chargé de les attirer dans un piège ? Mais Marceau avait le cœur tranquille ; pendant le court passage de l'avion au-dessus de sa tête il avait reconnu le chant léger des moteurs du Lysander, cela ne trompait pas. Il se redressa. Cette nuit était la sienne et la lumière des ténèbres lui appartenait, pourtant il restait froid et tendu dans ses ordres.

— Préparez-vous et transmettez, dit-il à l'homme le plus proche de lui. Sa voix qu'il ne forçait pas portait très loin dans la nuit et le froid, et chaque planton, immobile sous sa cagoule blanche, répétait les ordres : « Préparez-vous et transmettez », et la phrase courait d'un homme à l'autre pour arriver en bout de file, là où se tenait Laurent.

Le bruit du moteur se fit à nouveau entendre, il venait de l'est cette fois, le pilote allait prendre la vallée en enfilade, on le devinait volant très bas, faisant du rase-mottes sur le col puis sur le lac des Fées. Là-bas, à l'autre bout du terrain, Marceau fit le signal convenu : trois éclats longs, un éclat court, Laurent renvoya le signal. Au même instant, tous les hommes dressèrent vers le ciel le jet lumineux de leurs lampes-torches.

Là-haut, l'avion virait court, revenait se placer dans l'axe, survolait la clairière ; il ne se passait rien, semblait-il : l'avion s'éloignait,

Les Montagnards de la nuit

le bruit du moteur diminuait, puis tout à coup, une, deux, trois, quatre corolles blanches, cinq, six parachutes se déployèrent, on aurait dit des méduses dans la clarté lunaire. Ils tombaient au hasard des courants, les uns dans la clairière, les autres en bordure.

— Bien visé, hurla Marceau. À nous les gars.

Mais l'avion revenait une dernière fois, feux de position allumés, saluait en battant des ailes puis, prenant rapidement de la hauteur et rendu à la nuit, il disparaissait vers le nord.

— Mission accomplie, murmura Laurent.

Il fallait maintenant agir. Les maquisards extériorisaient leur joie, couraient en brassant la neige jusqu'aux points de chute. Certains riaient, d'autres pleuraient, mais ils avaient tout oublié, les longues heures d'attente dans le froid, le danger latent pouvant venir d'en bas ; ce soir ils se sentaient des hommes libres et leur condition de hors-la-loi leur paraissait magnifique.

— Vous rêvez, Laurent, fit Marceau.

L'officier restait figé, tout droit dans la neige, et son regard se perdait dans le ciel comme s'il s'attendait à voir revenir l'avion. L'émotion crispait ses traits.

— Oui, je rêve. Je rêve au pilote qui rejoint la France libre. Je rêve à tout ce que l'événement qui vient de se produire comporte de merveilleux ; cet homme qui vole vers le nord doit à nouveau traverser la Flak, le rideau de feu de la DCA ennemie, rallier l'Angleterre. Et tous ces risques déjà courus à l'aller, il les prend pour nous venir en aide.

— Lui ou nous, c'est pareil. On est quittes. Il a bouclé sa mission, la nôtre commence, on n'a pas fini de risquer sa peau. Maintenant, au travail ! Voyez avec Larzet qu'ils n'oublient rien. Vous avez compté les parachutes ?

— Dix en tout, mais je peux me tromper.

Partout autour d'eux les hommes de Larzet s'affairaient. Ils rassemblaient au centre de la clairière les lourds containers qu'ils traînaient autour d'eux, d'autres pliaient les parachutes. Les longs tubes métalliques s'alignaient devant le vieux chalet. Marceau contrôlait. Il ne fallait pas oublier un seul envoi. L'armement était

Les Montagnards de la nuit

souvent réparti en plusieurs emballages et des pièces pourraient manquer.

Les sentinelles postées en flanc-garde n'avaient pu résister au plaisir d'assister à l'ouverture des containers. C'était pour eux le moment merveilleux, celui où le Père Noël distribue ses cadeaux. Marceau les avait proprement engueulés :

— Tas de salauds, qui vous a dit de rompre la garde, ça n'est pas fini, retournez à vos postes...

Joset, un solide gaillard, avait rouspété :

— Tu nous places toujours là où on ne voit rien, là où on ne reçoit rien. Pendant ce temps, les autres se partagent les cigarettes...

— Ça va, ça va, dit Larzet, retourne d'où tu viens, les cigarettes c'est moi qui les distribuerai, vous aurez votre part.

— Pourquoi toujours les mêmes en sentinelle, jamais les autres ?

— Pardi, parce que vous êtes les seuls à savoir skier !

— Comprends donc, petite tête, fit Marceau subitement radouci, et sois tranquille : Larzet vous gardera votre part.

Les deux skieurs s'éloignèrent et leur silhouette blanche se confondit avec la neige et la clairière. Marceau écouta décroître le crissement des skis.

— Des cabochards, tes gars, Larzet !

— Sans ça tu crois qu'ils seraient ici ?

— Tu as raison, j'ai eu tort de gueuler. Mais tu comprends, on ne peut rien laisser au hasard. Qui te dit qu'une patrouille n'est pas en route ?

Laurent ne s'était pas mêlé à la discussion. Marceau, Larzet, l'intimidaient. Larzet avait été un audacieux chef de corps francs, il avait fait la Norvège comme caporal, mais tout paysan qu'il était il savait commander ses hommes et tout obtenir des montagnards qui l'entouraient, rudes, taciturnes, violents, puis tout à coup rieurs sans raison, comme des gosses. Les dignes fils de ceux qui avaient tenu le Vieil-Armand, la Somme, Verdun, ces diables bleus de la légende de 14.

Les Montagnards de la nuit

Marceau avait compté les colis ; tout y était. Il fallait maintenant ouvrir, répartir les charges, et les hommes attendaient autour de lui comme à la curée.

— Les cigarettes, Marceau, d'abord les cigarettes !

— Vos gueules, dit Marceau, chaque chose en son temps.

Ceux de Londres avaient pensé à eux. Les paquets étaient en vrac glissés un peu partout, de sorte qu'ils pourraient éviter d'ouvrir l'emballage des armes et des munitions.

— Chacun aura sa part, dit Marceau. Larzet, ramasse tout et partage.

— Et vous autres ? dit Larzet.

— Nous aussi, mets de côté deux parts pour Laurent et moi. Passe-moi cinq ou six paquets de rab ! Faut penser à Revillaz, à Maxime, à Badin, à Thérèse...

— C'est sûr. T'inquiète pas, fit Larzet. Mais les hommes étaient déjà pris par un autre sujet. Les armes étaient là, bien enrobées de graisse, dans des fourreaux de toile, et ils riaient en les inventariant. Il y avait des FM, des munitions, une dizaine de Sten, des revolvers... Ils ne pensaient plus aux cigarettes. Chacun aurait voulu s'approprier une arme et ils suppliaient : « Dis, Marceau, mon pétard il ne vaut rien, change-le-moi contre ce colt... » Un autre quêtait pour une mitraillette.

— Ces armes ne sont pas pour vous, dit énergiquement Marceau. Vous en avez, faut penser à ceux du Villard-Dessous, d'Héry, de Marollaz. Ils n'en ont pratiquement pas. Mais vous ne serez pas montés pour rien, Larzet, tu compléteras pour chaque homme sa dotation en munitions, ils nous en ont largué en abondance... Et maintenant faut faire vite, apportez les sacs.

Ils enfournèrent les armes dans des sacs de jute. Cela faisait une charge d'homme et il fallait que tout soit remisé avant le jour.

Ils ne pensaient plus à boire ni à manger, chacun travaillait sans relâche, les skieurs charriaient les containers vides qu'ils allaient précipiter dans le torrent, dans la gorge étroite qui terminait la clairière vers l'aval. Dans ces moulins glaciaires inaccessibles de tous côtés, personne n'irait les rechercher.

Les Montagnards de la nuit

Quand tout fut prêt, les charges réparties, et après que Laurent eut constaté personnellement qu'aucun indice ne signalerait leur passage, ils prirent la route de la vallée. Mais l'officier était inquiet :

— On peut tout effacer, on ne peut pas effacer les traces : cette sacrée neige complique notre travail.

— Pas toujours, Laurent, regardez, fit Marceau.

La lune se voilait, formait un halo, déjà le ciel était laiteux et le vent en altitude semblait avoir faibli.

— Il va neiger dans quelques heures, on est vernis.

Ces traces dans la neige, c'était leur cauchemar. Impossible de faire un pas sans qu'il marque. Heureusement les douaniers autrichiens qui gardaient La Villaz n'étaient pas curieux, et surtout ils se gardaient bien de se risquer en montagne loin de leur base. Pour cela, convenait Marceau, les FTP avaient bien fait les choses. Ils avaient créé un climat d'insécurité et le seul nom de « maquis » faisait trembler les petites garnisons confortablement installées dans leur quiétude, très loin du front, du front de l'Est surtout, qui était leur cauchemar. Déjà par deux fois, des sous-officiers de la Wehrmacht, trop ramollis, avaient été envoyés par mesure disciplinaire sur le front russe. Puniton exemplaire car depuis lors, les troupes d'occupation faisaient à nouveau du zèle. Des manœuvres d'hiver, des exercices entraînaient les hommes à la lutte antiterroriste. Il fallait donc compter sur l'imprévisible. C'est pourquoi Marceau tenait son monde dans une discipline absolue, ne tolérait aucune imprudence.

— Moi en tête, vous en serre-file, dit Marceau à Laurent.

— On descend tout le matériel aux Tines cette nuit ?

— Pas question, trop dangereux ! Ils ont pu repérer les allées et venues de l'avion, placer des barrages, non ! on va tout camoufler.

Maintenant, la longue théorie des hommes chargés descendait en file indienne par la trace gelée des traîneaux ; parfois l'un d'eux glissait, tombait, jurait, se relevait péniblement. Les skieurs glissaient silencieusement à droite et à gauche du convoi, confondus dans la nuit lumineuse et blanche. Tout était calme et malgré le

